

DOSTOIEVSKI Fiodor

Vendredi 17 septembre 2004

Réveil à sept heures trente : au boulot ! Je dois immédiatement visiter la galerie Tretyakov, le musée des Beaux-Arts Pouchkine étant réservé pour une prochaine fois. Et puis, je ne suis pas venu à Moscou pour voir des Manet et des Bonnard : non, il me faut de la peinture russe, russe à mort... Le musée est situé dans la Zamoskvorietchie, ce quartier situé au-delà de la Moskwa (comme son nom l'indique). La façade est merveilleusement austère. Je reste un petit moment devant celle-ci à tourner en rond sur le trottoir, hésitant à pénétrer dans l'édifice comme on peut retarder le plus possible la visite d'un vagin. Soixante salles organisées en sept départements peuvent effrayer à l'avance le plus ardent des amoureux de la peinture. Allez, en avant, hardi les cœurs ! On commence par une avalanche de portraits peints et sculptés (Catherine II semblait un peu épaisse et lourdaude), comme dans un cimetière d'âmes alanguies. Les personnages sont tous de facture flamande, laiteux et nonchalants, mais avec une aura assombrie par les moustaches (même certaines femmes). La *Comtesse Ursula Mniszek* par Lévitiski est amusée et engourdie, comme une véritable princesse : celle de mes rêves. Par ailleurs, plus j'avance dans l'ébouriffant labyrinthe et plus je réalise que la force de ces peintures slaves vient de ce qu'elles épousent au plus près la réalité formelle sans aucun 'bon goût', permettant d'atteindre chez les meilleurs la vérité en plein cœur. L'œil noir et furieux du cheval de Brioulov annonce *l'Apparition du Christ* d'Ivanov, un incroyable plan-séquence du Christ débouchant sur la ligne d'horizon au milieu d'une symphonie de couleurs acérées. Mis à part Notre-Seigneur Jésus-Christ, le même Ivanov est également passionné par le corps de jeunes garçons à la queue fraîche (Apollon, Hyacinthe, Cypress et quantité d'autres éphèbes aux yeux mi-clos). Plus loin, une mendiante espagnole de 10 ans peinte par Sorokin, et à qui un gant sans visage fait l'aumône à travers une porte entrebâillée, ouvre la voie à la seconde moitié du XIX^e siècle et à la plus cruciale des caractéristiques de la peinture russe : la Cruauté. Les Ambulants sont les plus ardents touilleurs de cette passion pour le Mal ; ils exposent la misère de l'humanité rendue à elle-même, préfigurant les ravages du nihilisme : la *Procession villageoise* de Perov avec un pape niqué par l'alcool, le visage intérieur de *Dostoïevski* (Perov), un portrait terrible de *Vieux devant la tombe de leur fils* (Perov) penchés par la force d'un vent implacable, la *Princesse Tarakanova* (Flatvitski) en jouissance devant la présence de la mort liquide envahissant lentement sa cellule, un bateau qui sombre dans une tempête éblouissante sous un splendide arc-en-ciel (Aïvazovski), ... Et presque tous les tableaux de Kramskoï : l'impuissance du Christ effondré dans le désert, le portrait très dur d'une femme en larmes bouffée par un *Chagrin inconsolable*, le portrait étoilé de Tolstoï, ... Le grand Léon était par ailleurs la nature morte préférée d'Ilya Repine, lequel torcha une toile ancrée à jamais au creux de mes rétines : *On ne l'attendait plus*. C'est le retour au bercail d'un prisonnier du goulag, après une détention d'une durée que l'on devine cruellement longue. Les visages des membres de sa famille, de sa femme incrédule mais bouleversée jusqu'aux enfants prêts à bondir dans ses bras ou rendus indifférents par l'oubli, me font venir aux yeux des larmes que je n'attendais plus. Quelques mètres plus loin, je retrouve *Ivan le Terrible* étreignant son fils assassiné par ses propres mains, ce tableau étant évidemment bien mieux à sa place à Alexandrovko Sloboda ! Le compagnon le plus actif du nihilisme, d'une puissance de corrosion noire comme le charbon, est le réalisme, cette plaie active de la pensée chrétienne, et qui ne peut déboucher que sur le politique. Le mouvement pictural des

Ambulants est d'ailleurs concomitant avec les livres 'socialistes' des Belinski, Ostrovski et Herzen, ces écrivains contestataires de l'ordre social, tous directement responsables par leur puéril cartésianisme cégétiste des millions de morts du stalinisme. Plus épique, Verechtchaguine peint la puanteur concrète de la mort sur les champs de bataille, les mouches enivrées de merde s'éloignant de l'odeur d'encens balancé par un pape tristissime. La célèbre *Boïarina Morozova* de Sourikov m'intéresse plus par son lyrisme que par son aspect documentaire historique : cette 'vieille-croyante', fan hystérique du protopope Avaakum, emportée en prison au milieu du peuple sarcastique et désespéré, a incontestablement de la gueule. Toute la section Art Nouveau ne m'attire guère, exceptés les à-plats iconiques de Roerich, ce peintre sous-mystique emballé par le shambala à deux balles. Le nabi orthodoxe Nestérov est moins connu mais nettement plus intéressant, de par sa naïveté foncière à représenter l'âme du peuple russe sous les traits de religieux enfiévrés. Une série de femmes pensives clôt ces départements de peintures dix-neuviémistes : une belle aristocrate portant un bébé brouillé de vapeurs (*Portrait de N.Y. Derviz* par Sérov), une splendide brune acquise sans condition à mes désirs impérieux de chair active (*Toilette* par Sérébriakova), ... Ensuite, je passe par un sas de sécurité dénommé 'salle du Trésor', présentant quantité d'éclatantes pièces religieuses où les saintes auréoles sont fabriquées avec des fers à cheval argentés, avant de pénétrer les salles d'art russe ancien. J'ai beau pratiquer la plongée en apnée dans les calanques massaliotes, mais le souffle me manque ici véritablement, tant les splendeurs rouge feu mosaïques et iconiques sont profondes en regard du corail de Sormiou ! La *Sainte Vierge Grande Panagia* (XIII^e siècle) à la poitrine ouverte de l'intérieur par Jésus Christ, la *Bataille entre Novgorod et Souzdal* avec une centaine de cavaliers massés au premier plan sur le dos de six chevaux, des *Christ Pantocrator* à gogo, une *Transfiguration* de Théophane le Grec montrant les disciples percés par les rayons magiques, un *Métropolit* de Simon Ouchakov ressemblant à s'y méprendre à Ben Laden, et puis, enfin : АНДРЕЙ РУБЛЁВ, l'illuminé tarkovskien ! Sa *Trinité* étonne par sa représentation familière, presque casanière, de la spiration : Dieu, le Christ et le Saint Esprit sont sagement assis au bord d'une table de cuisine, discutant silencieusement de l'avenir de l'Homme. Ce sont en fait trois anges longilignes à la nuque courbée sur l'épaule droite, la peau orientale et lustrée, aux vêtements amples striés de lignes bleues ou vertes en zigzags acérés.

Je sors du musée dans les nuages ; il est temps de me rendre à l'autre bout de la ville : la maison natale de Dostoïevski n'attend plus que moi pour faire savoir qu'elle existe encore. Le quartier est très paisible, d'un calme olympien. Le petit Fiodor vécut dans cette maisonnette (dont l'intérieur fut entièrement reconstitué en 1983) jusqu'à l'âge de seize ans, avant de partir à l'école militaire de St Petersburg. Deux mémères à lourdes perlouses relèvent lentement le coin des lèvres en me voyant, signe indicateur chez un russe d'une joie extrême. Je suis le seul visiteur de cet endroit hors du monde. Heureusement, l'une d'elles parle anglais : elle m'explique que Dostoïevski se rendait souvent à Sergueïev Possad, et qu'il a été baptisé dans la chapelle 'St Pierre St Paul' de l'hôpital que l'on peut voir par la fenêtre (son père y était médecin). La courte visite se fait en compagnie de la mémère non-anglophone – mais elle est surtout muette. On peut voir de petits jouets en bois (un soldat et un cheval), des portraits photographiques de famille, la guitare de sa maman, le lit où celle-ci passa de vie à trépas, et puis un long corridor débouchant sur une sobre vitrine sombre, contenant une plume posée sur une feuille recouverte de la signature (déliée mais très visible) du Maître. Je quitte les vieilles pour traverser le jardin séparant la maison de l'hôpital à colonnes. Au milieu trône une statue de l'écrivain, tranquillement couverte d'étrons de mauvais augure. Lorsque je quitte les lieux pour emprunter le métro, un malade s'assied sur les marches de l'hôpital : je serais idiot de ne pas écrire dans mon carnet des morts que ce malade à l'allure de possédé semble être le double de Dostoïevski ...

Je m'enfuis à Kitaï Gorod, la nuit commençant à montrer les crocs. Arrivé dans ce quartier au nord-est de la Place Rouge, je cherche non-désespérément le musée Maïakovski ; mais après quelques quarts d'heures d'efforts, il semble que ce musée ne reste aussi introuvable que sa poésie. N'ayant rien avalé depuis hier soir, sauf une bonne dizaine de kilomètres à pied, je m'engouffre au ДРОБА pour dévorer un buffet de cinquante-cinq plats à 350 roubles (dix euros). Il est maintenant 17h30 : à l'écoute de l'easy-listening française diffusée dans le restaurant, assis sous un train électrique accroché au plafond en rotation absurde et perpétuelle, un pirojki sur la langue, je songe à l'Europe. Puis, rassasié, j'emprunte la belle rue Nikolskaya, bordée de superbes monastères tel que celui du Sauveur-Derrière-les-Boutiques-d'icônes à l'italianisme tourmenté, pour rejoindre la Place Rouge. Il fait nuit désormais : la КРАСНАЯ ПЛОЩАДЬ ['krasnaia plochtchad' ou belle place], prise par le nord avec la Cathédrale de Basile pour horizon métaphysique, est certainement le plus bel espace nocturne que je n'aie jamais pénétré. Où aller maintenant en attendant le rendez-vous de 22 heures avec Tatiana la sibérienne au Café Pouchkine ? Va pour Tvserskaya, 'les Champs-Élysées moscovites', une large artère bruyante fuyant Poutine et ses sbires par le nord-ouest. Une scène de Sokourov prend corps sur le trottoir, extraite d'un film encore inexistant : *Grand-mère et petit-fils* / une clocharde vieillarde (les mendiants ne sont ni jeunes ni masculins à Moscou) est étendue de misère contre un mur, réchauffant un enfant de cinq ans recroquevillé dans ses bras, les paupières ouvertes sur l'opacité du Mal. Je ne peux me retenir plus longtemps, et ému par la beauté de cette image, pleure quelques mètres plus loin contre un réverbère métallique.

Cette ville est aussi rude que ses habitants, aussi rêche et violente que l'argent, et aussi impitoyable que le manque d'argent. Où peut-on voir ailleurs qu'ici un groupe désorganisé de vieilles paysannes décolorées dormir dans la boue à seulement dix mètres d'une vitrine de magasin présentant une bouteille de vin à six mille francs ? Je me perds ensuite dans un quartier résidentiel planté d'arbres en tous genres, débouchant sur le boulgakovien Etang des Patriarches, bordé de jeunes éméchés lançant des 'na zdarovié' à l'un des leurs qui vient de mettre le feu à la pelouse. *C'était à Moscou au déclin d'une journée estivale particulièrement venteuse. Quelques citoyens firent leur apparition sur la promenade de l'étang des Patriarches : ils pissèrent gaillardement dedans.* Les yeux fermés, je me rends dans le plantureux Café Pouchkine pour attendre Tatiana. Les accumulations de boiseries bourgeoises indiquent le luxe des lieux (80 dollars minimum le repas), fréquentés par des business-men américains (ou assimilés) et des filles extensibles aux yeux palpitants d'avidité spermatique. Après avoir bu une bière pression de luxe, je sors. Une scène de David Lynch prend alors corps sur le trottoir, extraite d'un film encore inexistant : *Tvserskoï Bulvar Drive* / une petite fille d'à peine cinq ans marche seule à plus de vingt-deux heures au milieu d'une foule dense. Ses jambes sont diablement arquées, rendant sa démarche aussi bancale qu'un paquebot crevé. Ses vêtements sont ceux d'une petite princesse : chemise de dentelle, robe soyeuse, veste large. Son visage rayonne d'un sourire solaire, et elle écrase des biscuits monstrueux sur sa bouche qui s'émiettent jusqu'au sol. Serait-ce Tatiana ? Non, la voici : fraîche et disponible, alanguie et agréable. Nous traversons le boulevard pour nous rendre au Pyramida, une boîte métallique idoine à l'absorption béate de vodka. La discussion n'est pas rendue facile par l'anglophonie balbutiante de Tatiana et ma russophonie de nourrisson, ni par la techno balancée à un fort volume sonore, mais nous avançons de concert et cahin-caha vers l'excitation progressive. Lui apprenant mes activités littéraires, la femme douce délire sa masse de cheveux roux-bruns odoriférants, et m'apprend qu'elle est enseignante de littérature à Omsk ! Un autre verre, pajalouïsta ! Elle adore Ezra Pound, Rozanov et Rimbaud, dont elle me demande de lui réciter quelques vers. Je lui susurre le *Sonnet du trou du cul* près de son oreille gauche, ce qui la fait se pâmer d'aise, balançant sa nuque vers l'arrière en déglutissant

son jus d'orange. Mais, Dieu que la vie est mal faite ! voici qu'elle doit se rendre à son travail dans une compagnie d'assurances moscovite (страхования), à l'instant et ce pour la nuit ! Saperlipopette, mais voyons-nous demain alors, puisque tu ne travailleras pas !... Et fi des soupçons mal placés ! J'accompagne Tatiana dans le métro jusqu'à la station Проспект Мира (Prospekt Mira). Nos cous s'emmêlent sous terre, les langues se délient et se croisent devant les statues d'ouvriers herculéens de Manizer, mon entrejambes s'alourdit d'un gourdin monstrueux qui bute sur les marches des escalators. Le feu couve sous la glace des sibériennes ! ... Mais en attendant demain, me voilà Gros-Jean comme devant. Il ne me reste plus qu'à me faire grossièrement arnaquer dans la discothèque de l'hôtel : 1800 roubles pour un blitz-Tsunami sans possibilité aucune d'émission humorale. Allez, une bonne boîte de caviar et au lit !

Les Démons (Les Possédés) (tr. Marthe Robert, Folio classique, 2009)

ДНЕВНИКЪ ПИСАТЕЛЯ (1992)

